

L'entraide

De l'avis général, elle n'existe presque plus aujourd'hui. Elle est liée au mode de vie d'avant-guerre où face à la rareté des biens et des services, elle assurait une survie collective. Elle se maintient encore presque telle quelle dans les milieux mal intégrés à la "société d'abondance" (les vieux, les immigrés récents) ou lors des "coups durs" (incendie, catastrophe).

Dans la société actuelle, l'entraide a été remplacée par les rapports marchands; on achète tout ce dont on a besoin. L'ancien tissu social s'est effiloché, chaque famille s'est repliée sur elle-même dans une indépendance apparente, car elle est ligotée par les contraintes de la grande consommation, du crédit et des assurances, des loisirs commercialisés, du travail parcellisé. A la longue, cette aliénation sournoise suscite un sentiment d'impuissance permanent face à des problèmes graves (dégoût du travail ou oisiveté forcée au chômage, santé de plus en plus préoccupante, difficultés pour éduquer les jeunes...). L'entraide ponctuelle est vécue comme une riposte à l'isolement et à l'impuissance, qui sont la forme moderne de la pauvreté de jadis. Pas étonnant que le soutien moral soit la forme d'entraide la plus appréciée, puisque personne ne peut encore apporter de réponse concrète à la misère moderne.

Le malaise s'est généralisé ces dernières années avec les tracas de la crise économique. Diverses réactions ont lieu: la "débrouille" bouche les trous au niveau matériel, à court terme; l'entraide spontanée ou organisée (achats groupés...) luttent de plus en plus consciemment contre le repli et le comportement aliéné, mais se rattachent à des modifications pratiques dérisoires. Le retour à l'ancienne entraide (peu productive, primitive, figée) ne convainc pas; on en retient l'esprit de solidarité, l'ambiance détendue, mais on aspire à créer autre chose. L'écart entre réalisations et aspirations est grand. La débrouille en milieu ouvrier a l'intérêt d'expérimenter dès à présent un réseau de contacts autonomes et une créativité technique en marge de l'économie dominante; mais comme elle se limite à parasiter l'économie et la technique en place, elle se condamne à moyen terme.

Dans la période transitoire qui commence, toutes les réactions contribuent à stimuler la recherche d'une alternative au mode de vie actuel.

SPONTANEE

L'entraide spontanée, c'est le service non rémunéré, par sympathie, sans organisation.

L'ANCIENNE

"Avant guerre, l'entraide était courante, nous répète-t-on. Les gens n'avaient presque rien, ils devaient se soutenir. L'entraide se maintient encore, comme pratique dominante, dans des couches ouvrières attachées au vieux mode de vie: les pensionnés (aciéristes, mineurs...); les immigrés récents. C'est inné d'aider chez moi. On n'aide pas pour qu'on vous le rende, mais parce qu'on a des atomes crochus avec la personne. J'ai travaillé pendant des jours chez un copain, pour rien, mais je m'y amusais bien. Combien de gens n'ai-je pas dépanné, conduits en voiture ? J'ai encore fait les courses des vieux près de chez moi pendant tout l'hiver. Je m'arrange mieux avec quelques amis qu'avec ma famille.

A l'aciérie, on se dépêchait d'avoir fini pour aller aider les autres, on s'amusait mieux à l'usine que chez soi. Quand j'étais à l'hôpital, des copains m'ont soutenu moralement; je dis franchement que sans eux j'aurais crevé. Finalement, c'est comme dans la nature: rien ne se perd. Parfois, plusieurs années après, tu reçois un service en retour. Bien sûr, il y a des mauvaises expériences, mais c'est normal. Quand j'ai un problème, j'essaie d'abord de me débrouiller seul; sinon, je demande conseil et si ça ne suffit pas, on m'aide. Mais parfois ça exige des connaissances spéciales, un expert. Il faut ne pas avoir peur d'en parler autour de soi, faire une espèce d'étude de marché pour trouver la bonne adresse (un spécialiste, mais qui limite les frais). L'entraide se perd de plus en plus, c'est chacun pour soi. Les gens

ont peur de confier leurs difficultés, d'être catalogués parce qu'ils demandent service. Tant pis pour eux s'ils préfèrent crever dans leur coin." (Invalide, Cockerill)

"Les pensionnés de notre rue se connaissent et s'aident. Les moins valides utilisent un système de cartes de couleur à la fenêtre (une rose pour le pain, une verte pour le pharmacien, etc.) pour prévenir de leurs besoins. Une fait de la soupe et en apporte aux autres; on s'occupe du linge d'un veuf, on garde les malades." (Ougrée)

Ce vieux mode de vie accorde une grande importance aux contacts sociaux. L'entraide circule dans le circuit fermé d'un champ de relations (usine, quartier) où "rien ne se perd". Il ne faut pas être pressé ni exigeant, savoir passer l'éponge ou remiser son amour-propre. La rentabilité de cette économie est faible, mais elle garantit contre la misère et l'isolement.

L'ACTUELLE

L'entraide spontanée d'aujourd'hui est ponctuelle, très limitée. Pour l'essentiel, chacun se débrouille seul ou avec sa proche famille.

PETITS SERVICES:

- Maison: déménagement, tapissage, prêt de matériel.
- Voiture: regroupement pour aller au travail, faire les courses; aide pour de petites réparations.
- Travail: coups de main, conseils.
- Ménage: faire ensemble des pâtes à la machine, des confitures, du tricot, du vin de fruit; se prêter du pain, du lait, etc., des ustensiles.
- Enfants: échange d'habits ou de matériel, garde occasionnelle.

On se passe des bonnes adresses, des cartes de réduction dans des magasins spécialisés, on organise les sorties, parfois des vacances.

L'AIDE MORALE:

Elle est très appréciée, on lui réserve une place spéciale ainsi qu'aux conseils.

"J'aime bien qu'on me donne un avis, je ne me sens pas seul au monde et ça me freine dans mes conneries; enfin, parfois !"

"Le soutien moral est fréquent entre nous au sein de l'équipe, parce qu'on se connaît. On se raconte des affaires de famille, on compatit."

"Je n'aime pas statuer seule; avoir l'avis de l'extérieur me touche fort. A des amis intimes, nous parlerons des problèmes de couple, plus facilement qu'avec mes parents. C'est essentiel d'avoir de bons copains à qui parler."

"J'ai beaucoup servi de support moral à mes camarades de travail; je donnais des conseils, je leur apprenais quels étaient leurs droits, envers le patron, envers leur propriétaire, etc."

"Parfois, c'est le défilé ici. Elles viennent toutes se confier; pourtant je ne fais que les écouter, un peu les conseiller, rarement résoudre."

LES COUPS DURS:

L'entraide prend de l'ampleur dans ces cas-là. Sur une dizaine d'interviews, on m'a cité trois fois le cas de l'incendie. Un groupe de cibistes a rassemblé en quelques jours le mobilier de rechange, gratuit, pour un sinistré de Cockerill; un comité de football de Verviers a récolté des fonds pour une famille d'Espagnols sinistrés; des Turcs ont entièrement restauré la maison incendiée de l'un d'eux – si l'assurance intervenait convenablement, ils recevraient quelque chose, sinon non. Les 90 ouvriers de MAS-Verviers ont versé ces dernières années une heure de salaire pour Martin Frères, puis pour le tremblement de terre en Italie et pour les mineurs anglais; une heure encore pour l'opération coûteuse

du bébé de l'un d'eux et un jour de salaire pour la veuve d'un ouvrier victime d'un accident à l'usine. On nous a parlé de prêts sans intérêt à des amis en mauvaise posture. Un divorcé de Cockerill a reconnu l'enfant handicapée que son ex-femme a eue d'un amant de passage, pour qu'elle puisse bénéficier des allocations et de la mutuelle.

OBJECTIFS

Surtout pour la relation que l'entraide établit avec des gens qu'on estime; le contenu lui-même du service est au second plan. On retrouve le principe de l'entraide ancienne mais avec une aspiration plus consciente à des rapports sociaux supérieurs.

“Les gens sont abrutis, la société est dure et les fait vivre durement. L'Humanité est encore très primitive, c'est la force, le vol, les intrigues qui dirigent l'Histoire. Je remarque que c'est toujours les mêmes qui aident et qui sont aidés. Il y a trop peu de réciprocité; les gens sont trop intéressés et profitent de toi. Mais je continue. Pour moi, c'est simple, si je suis le plus fort, je t'aide; si je suis le plus faible, tu m'aides. Un équilibre s'établit de soi-même, sans calculer. C'est ainsi avec quelques amis au travail, mais c'est rare. J'essaie d'adoucir les gens, de les rendre plus relax, comme moi, en leur rendant service, en étant sociable. Il faut bien que quelqu'un commence. Je juge la société mauvaise, mais pour me permettre de la critiquer, je pose des actes positifs.” (Ouvrier de Ferblatil)

“Je crois que les jeunes couples font plus d'entraide, parce qu'ils ont gardé les habitudes plus collectives d'avant leur mariage, des bandes de jeunes. Mon mari et moi tenons fort à garder les liens avec deux ou trois couples d'amis proches. Par après, vers 30-35 ans, les familles se referment plus sur elles-mêmes, prises par leurs tracas, surtout les enfants.” (Epouse d'un ouvrier de Tolmatil)

OBSTACLES

Certains sont échaudés par des expériences négatives (on a profité d'eux; le service n'a pas été bien fait; on leur a refusé une aide ou elle a traîné).

Si on aide, on craint “de ne plus être chez soi; on va toujours venir te demander quelque chose”. Si on est aidé, même positivement, “on se sent redevable”.

Les “affaires de coeur” rendent l'entraide ambiguë et enveniment les rapports.

Mais l'obstacle principal est le repli sur soi.

“Je trouve qu'il y a trop de barrières à l'entraide, chez moi la première. On pourrait faire plus. On se sent gêné d'aider, on reste dans son coin pour ne pas trop empiéter dans la vie des gens. J'ai besoin qu'on me signifie clairement que je peux être utile, alors je réponds toujours. Mais justement, chacun a peur de montrer ses difficultés, surtout les difficultés de relations (dans la famille, au travail, etc.). On a tendance à vouloir montrer le bien et à cacher le mauvais pour ne pas paraître ridicule, inférieur. Les gens parleront plus vite de leurs problèmes d'argent, c'est moins tabou, que de questions plus profondes comme leur isolement.” (Epouse d'un ouvrier de Tolmatil)

“Si je voulais, je pourrais combiner plein d'activités en groupe. Les gens restent isolés, n'osent pas dire ce qui ne va pas, mais dès que quelqu'un fait le premier pas, entre chez eux, ils sont contents. Dès qu'on se rassemble, on voit autre chose qui se manifeste, on cherche des liens. Actuellement, je ne me sens pas la force d'aller vers eux. L'entraide reste limitée, épisodique, parce qu'il n'y a pas quelqu'un pour y réfléchir, veiller à résoudre les contradictions à temps.” (ex-ouvrière FN)

“Nous étions partis en vacances en Italie avec quelques copains de l'usine, ça s'est plutôt mal passé, nous n'avions pas les mêmes goûts et on n'avait pas prévu de s'occuper des activités. Pourtant nous sommes tous bons copains”.

On critique aussi l'aspect routinier, peu créatif de l'entraide ancienne, notamment chez les vieux, ou l'aspect obligé chez les immigrés.

ORGANISEE

LES ENFANTS

Un exemple à petite échelle, entre nous. Les camarades du groupe essaient de mettre leurs enfants en contact pendant les vacances; ils vont chez l'un puis chez l'autre. Ce n'est pas un dépannage de garde; c'est pour enrichir les enfants par la fréquentation de différents milieux et leur apprendre la solidarité en dehors du cercle familial. Entre deux familles habitant à proximité, l'activité des enfants est organisée en commun le week-end et les congés.

“L'échange des enfants signifie qu'on est très intimes. Par exemple, ma copine va à la piscine avec son gosse, elle me propose de l'accompagner avec le mien, mais pas d'y aller chacune à tour de rôle avec les deux gosses.” (Epoque d'ouvrier de Tolmatil)

On craint les reproches s'il arrive un malheur ou plus réalistement, des conflits sur la manière d'éduquer.

L'expérience nous a appris que l'entraide autour des enfants demande un effort de réflexion; spontanément, on arrange ses petites affaires au jour le jour, “au plus facile”, sans penser bien loin. S'organiser ne fût-ce qu'avec une autre famille oblige à sortir de la routine, à confronter les méthodes et les objectifs de l'éducation. On y gagne, outre certains avantages pratiques, un soutien moral et de meilleurs résultats.

LE CAMPING

“Une centaine de caravanes le long de l'Ourthe; des habitués depuis des années, pour la plupart de milieu ouvrier. On y vit comme il y a 50 ans, tout le monde se parle. On organise les courses au GB, on pêche, on ramasse les escargots, on fait un grand souper. On s'aide à installer ou à réparer les caravanes. Deux ou trois personnes s'occupent des activités des enfants. Une fête du camp utilise les bénéfices pour leur acheter des cadeaux, des vêtements. Chacun a versé 200 F pour faire un terrain de jeux clôturé; ainsi pas de risque que les petits tombent à l'eau. Pas de vols, pas de crasses par terre. Si la société tournait comme ce camping, on n'aurait plus besoin de police. Ça, c'est pendant un mois où on oublie ses tracasseries, on sort de sa coquille. Une fois en dehors du camp, les barrières retombent. Malgré cela, je trouve positif de vivre autrement quelques fois par an, de voir que c'est possible.” (Ouvrier de Ferblatil)

LES ACHATS GROUPEES

FN: “Les ouvriers flamands apportaient des fraises, des légumes de leur jardin. Au début c'était de l'entraide, les prix étaient très intéressants. En se développant, c'est devenu du commerce. Il fallait prendre par quantités, sans choisir, les prix étaient ceux du marché. La production du gars ne suffisait plus et il devait s'approvisionner chez d'autres. Ce n'était plus les mêmes rapports, on en rigolait. Tout le monde en a eu marre, lui avec, et ça a été fini.

Puis, il y a eu l'expérience avec les oeufs de la coopérative agricole du pays de Herve. Pendant la grève contre l'index, on a vendu 4.000 oeufs à l'entrée, au prix de gros. Après cela, j'ai organisé la vente à l'intérieur, par relais. Une équipe m'aidait à les distribuer. Cela a eu du succès, mais quel bazar ! Si une femme était absente, s'il y avait des oeufs cassés, si le chef gueulait, c'était toujours pour moi. Les gens n'étaient pas prêts à se mouiller, c'était toujours les mêmes qui avaient les responsabilités; il aurait fallu organiser un roulement et ne marcher qu'avec celles-là. Si on se présente comme la tête, les gens restent derrière vous et ne s'impliquent pas. Cela ressemble aux rapports des délégués combattifs avec

les ouvriers. J'ai aussi amené des prunes, des pommes, du beurre de ferme, toujours en provenance de petits paysans progressistes. Le syndicat a voulu manipuler l'affaire; un délégué a essayé d'en faire un commerce personnel. Le patron a interdit les ventes. Je me suis découragée. Pourtant cela a créé de nouveaux liens."

OUGREE: "Il y a 6 ou 7 ans, l'*Entraide Ouvrière* vendait environ 2.000 oeufs par semaine à une centaine de familles, autour d'une dizaine de relais où participaient des enfants. Le problème s'est posé comme à la FN: les relais faisaient tout le travail, l'entraide était à sens unique pour la majorité. Quand on apportait les oeufs, on n'avait plus le temps de discuter avec les gens, c'était la corvée; il y en avait trop et de plus en plus. On n'osait pas refuser de nouveaux clients. On devenait des marchands d'oeufs ou des bonnes soeurs. Des commerçants entraient dans le circuit. J'ai proposé de reconstruire le réseau à partir des familles ouvrières intéressées par les contacts entre voisins et la discussion sur la consommation, et prêtes à s'impliquer dans un roulement. Le comité a refusé. A partir d'alors, les relais ont décroché, le comité s'est rétréci et assure seul la distribution restante. Les liens établis dans la quartier et avec les paysans ont été positifs, ainsi que l'expérience d'aide des enfants."

VIE FEMININE: *Une responsable des activités sur la consommation constatait le même défaut dans leur expérience d'achats groupés. Elle relevait aussi l'intérêt des femmes pour des réunions de quartier sur les problèmes de consommation. L'enquête de 1986 de Vie Féminine sur le comportement des ménagères depuis la crise note le développement des achats groupés sous une autre forme: on vend tous les 15 jours dans un local fixe, ce qui allie le plaisir d'une rencontre à l'utilité des achats.*

COOPÉRATIVE DE MARTIN FRÈRES: *Dans la région de Verviers, plusieurs groupes achètent les produits de la coopérative; souvent le réseau se base sur une entreprise où la distribution s'effectue parfois avec l'aide des délégués. A Seraing, un groupe est en formation. La possibilité de nouveaux rapports entre producteurs et consommateurs ouvre des perspectives intéressantes.*

LA DEBROUILLE

Caractéristique de certaines couches pauvres ou de petits bourgeois marginaux, la débrouille existe aussi en milieu ouvrier. Ici, elle est un mélange d'entraide et de combines au noir, tissant autour de quelques individus une véritable économie parallèle. Les débrouillards sont des personnages folkloriques, un peu à part, connus de toute leur entreprise et de tout leur quartier. En voici deux présentés par des collègues de travail, le premier à Cockerill et le second à la FN.

ALI BABA

"Il fait plaisir à tout le monde, il ne dit jamais non, mais quand tu épluches bien, il protège toujours son intérêt. Il est dans des *trafics* de toutes sortes. Il dégotte les objets les plus introuvables – demande-lui une voiture à 5 roues, une pièce de rechange d'il y a 50 ans, il finira par l'avoir. Même le contremaître doit passer par lui pour des outils ou des pièces *disparues* du magasin.

Sa maison est une caverne d'Ali Baba. Il stocke des trucs *qui pourront servir un jour*. C'est une réaction aux privations qu'il a subies avant. C'est un fils de mineur, un enfant de la guerre; il a dû se débrouiller seul très tôt, faire le colporteur. Quand j'étais blessé à l'hôpital, il est venu me voir chaque jour et m'a repris chez lui quand je suis sorti; ça a été une aide morale importante. Je serais dans le pétrin, il me nourrirait un an sans rien me demander.

A côté de cela, un franc est un franc. Quand il entre dans ta vie, dis-toi bien qu'un jour ou l'autre, ça te coûtera quelque chose.

Il se lance dans des travaux après ses heures et quand il n'en sort plus, il faut que j'aille travailler avec lui. Il connaît tout le monde, c'est le pape. N'importe quel club, école, organise une marche ou une fête,

il sert au comptoir, il se rend utile; on lui paie un verre, il s'amuse, il a ses sorties garanties. Va à un vernissage, il sera à côté du bourgmestre, à l'aise.

S'il profite de certains, il en aide d'autres et se laisse exploiter par les *gros*."

LE BRICOLEUR

"Il sait mettre la main à tout. C'est un ouvrier qualifié bien noté, doué pour l'électronique et la mécanique. Aux machines, il trouve les petits trucs, les modifications pour avoir plus facile, pour lui ou ses copains. Malheureusement, cela profite parfois au patron quand son *truc* est découvert (il a déjà eu un brevet d'invention) – le temps qu'il épargne ainsi est perdu, parce qu'on l'oblige à aller plus vite après.

Il est fort demandé pour les réparations d'électroménager. Les ouvriers lui amenaient des TV, etc. Il les réparait à l'atelier; puis, quand il y a eu trop de contrôle, il les faisait sur le parking, dans le coffre de sa voiture. Il allait aussi chez les gens. C'est devenu un trafic. Il s'est fait payer. Sa femme en a marre, il est toujours parti; il ne termine plus les travaux, parce qu'il est trop pris; il ne réussit pas toujours, parce qu'il essaie même ce qu'il ne connaît pas."

Les débrouillards sont souvent impliqués dans les ventes de la main gauche: aux docks, le vol des marchandises les plus diverses est notoire – il faut bien les écouler. Les ouvriers turcs ou marocains ramènent de leur pays des vestes en cuir, des chaussures de luxe achetées très bon marché; des petits ateliers clandestins utilisant des compatriotes écoulent aussi leurs produits à bas prix dans le personnel des grandes entreprises. Cet aspect s'éloigne trop du contenu de l'entraide.

(Vérité, avril 1987)